

désespéra, car il se dit aussitôt que, durant ces minutes qu'il venait de perdre, Mme de Jozères avait pu quitter sa demeure.

Par expérience, il connaissait la vigueur de poigne de Caduchet et surtout la rage qu'il avait de se cramponner aux gens "pour causer". Il savait aussi qu'au premier mouvement qu'il allait faire pour battre en retraite, le sourd jetterait aussitôt le grappin sur lui. Donc, tout en se préparant à s'esquiver, il se fit cette réflexion :

— Si je le lâche pour entrer dans la maison de de Jozères qui n'est qu'à vingt pas, il m'y verra pénétrer et, une seconde après, je l'aurai sur le dos chez celle que je veux rencontrer seule. Il faut donc que je lui fasse gagner le large. Guignons le moment propice pour détalier.

Ce moment ne se fit pas attendre. Comme Caduchet se préparait à pincer le pied de marmite qui lui servait de nez dans un vaste mouchoir à carreaux rouges qu'il venait de tirer de sa poche, le jeune homme fit un bond en arrière et prit sa course dans la direction opposée à celle de la maison de Mme de Jozères. Ainsi quitté à l'improviste, le sourd ne s'en élança pas moins à la poursuite du fuyard, agitant son mouchoir et hurlant à tue-tête :

— Attendez donc. J'ai oublié de vous récitaer mon dernier couplet sur la divinité de mon cœur.

Mais ses petites jambes, son obésité et sa courte haleine n'en faisaient pas, nous l'avons dit, un bien opiniâtre coureur. Il s'arrêta bientôt, essouffé, soufflant et s'épongeant, puis, quand le bruit d'orgue que rendait sa poitrine haletante se fut éteint, il continua sa route de son plus modeste pas.

Cinq minutes après, Avril, revenant par un détour, reprenait à l'endroit que le sourd avait déserté. Le terrain se trouvant ainsi déblayé, il marcha vers la demeure de M. de Jozères. Quelques pas seulement le séparaient de la porte, quand une femme voilée, vêtue d'une toilette un peu sombre, sortit de la maison.

— Trop tard ! gronda l'héritier qui, du premier coup d'œil, si bien qu'elle fût voilée, avait reconnu Mme de Jozères à sa tournure et à sa démarche.

Au lieu de tourner du côté par lequel venait le jeune homme, Léontine avait pris à droite, remontant vers le boulevard.

— Elle se rend sans doute au quai Voltaire, chez le docteur, pour y prendre des nouvelles de son père et de son mari absents. Elle va me mener tout droit à la Cardoze, avec laquelle j'ai affaire, se dit Paul en se mettant à la suivre.

Arrivée au boulevard, Mme de Jozères, au lieu de traverser la chaussée, son chemin pour aller au quai Voltaire, prit à droite dans la direction de la Madeleine.

Avril s'arrêta. L'ordre que lui avait donné Bourguignon de se rendre chez la Cardoze le faisait hésiter. Mais tout en se consultant, son œil ne quittait pas l'épouse du procureur qui s'éloignait de plus en plus :

— Au fait, pensa-t-il, le vieux sapajou n'a-t-il pas dit que, le soir comme le matin, la phrase était toujours bonne. J'ai encore du temps devant moi.

Et il s'élança à la poursuite de Léontine, en murmurant d'un ton où pointait un commencement de jalousie :

— Où donc va-t-elle de ce côté ? Son but doit être bien déterminé, car elle n'a pas l'allure d'une femme qui flâne.

Effectivement, Mme de Jozères, d'un pas un peu précipité, allait droit devant elle, sans perdre un seul instant aux diverses

tentations que lui offraient les nombreuses boutiques qu'elle longeait sur sa route. Mais, tout en étant pressée d'arriver, elle ne semblait être nullement inquiète, car pas une fois elle ne tourna la tête pour s'assurer si elle était suivie.

— Elle irait en paradis qu'elle ne marcherait pas plus tranquille, se disait l'espion.

A la hauteur de la rue Caumartin, il n'eut que le temps de se jeter derrière une voiture qui stationnait au bord du trottoir. Il s'en était fallu de bien peu qu'il ne fût aperçu par Mme de Jozères qui venait de s'arrêter et, paraissant chercher quelqu'un, avait promené son regard autour d'elle.

Pour éviter d'être découvert, Paul, traversant la chaussée, alla se poster sur l'autre trottoir, derrière un des gros arbres, dont, à cette époque, était bordé le boulevard. De ce point éloigné, il vit Léontine, qui était en quête d'un commissionnaire, se diriger vers un Auvergnat, barbu et rougeaud, assis sur ses crochets et attendant la pratique. Après quelques mots prononcés, elle tira de sa poche une mignonne lettre et la tendit à cet homme qui s'éloigna aussitôt et disparut dans la rue Caumartin. Avril aurait bien repassé la chaussée pour s'élançer sur les traces du porteur de la lettre et savoir à quelle maison il allait remettre sa missive, mais, ce faisant, il aurait été inmanquablement reconnu par Mme de Jozères qui, restée en place, ne quittait pas des yeux le débouché de la rue Caumartin, et semblait attendre, ainsi le supposa Paul, l'arrivée de la personne que le billet était allé chercher à domicile.

— Eh ! eh ! on m'a l'air de la laisser sous l'orme. Au lieu de venir au rendez-vous, on se contente de répondre par écrit, ricana bientôt le jeune homme.

En effet, le commissionnaire, à ce moment, reparaissait à la sortie de la rue et, une lettre à la main, il revenait vers la jeune femme, à laquelle, après une courte phrase, il remit le papier qu'elle accepta d'abord et garda sans l'ouvrir. Autant que le curieux pouvait en juger à pareille distance, il lui sembla voir une vive contrariété sur les traits de celle qu'il épiait, et il attribua aussitôt à l'irritation de la jolie femme dédaignée la courte scène qui suivit. Léontine rendit brusquement au commissionnaire le pli intact qu'elle en avait reçu et, tournant le dos, elle s'éloigna. De son brusque départ, Avril tira immédiatement cette conclusion :

— De même que le correspondant n'a pas daigné venir, de même on refuse de prendre connaissance de sa réponse et, sans l'ouvrir, on la rend à l'auverpin pour qu'il la reporte à qui de droit... Puis on part fier d'avoir fait de la dignité.

En même temps qu'elle restituait la lettre, Mme de Jozères avait dû y joindre un fort généreux pourboire, car, aussitôt qu'elle fut partie, Paul, avant de se remettre en route, vit le commissionnaire joyeux montrer dans le creux de sa main, l'auvergnat remis à un collègue en crochets, son voisin de place. Tout homme content éprouve un besoin naturel de faire un heureux. Ce sentiment parla sans doute en l'âme du fouchtra, car il entraîna son confrère vers un débit de vins, situé dans une des premières maisons de cette rue Bassa du Rempart, aujourd'hui comblée.

En reprenant sa poursuite, l'héritier avait aussi recommencé son monologue :

— Où va-elle maintenant ? Regagne-t-elle son domicile ? se rend-elle au quai Voltaire pour y chercher des nouvelles de son père ?... Tant mieux ! c'est me mener tout droit vers la Cardoze à laquelle je lâcherai la mystérieuse phrase de Bourguignon.